

PAGE DE SAINT NICOLAS

NOTRE CONCOURS

Pour des raisons d'ordre absolument majeur, nous sommes forcés de remettre au 4 juillet, c'est-à-dire après la Saint-Jean-Baptiste, la publication du résultat du concours.

Les noms des lauréats ainsi que leurs portraits seront alors publiés, et les primes seront distribuées ensuite.

COURRIER DE SAINT-NICOLAS

ANGELA R., Québec. — Que la petite Angela se rassure, saint Nicolas ne l'oubliera pas dans ses faveurs, elle sait trop gentiment se rappeler à son souvenir.

MARGUERITE M. M. ST GEORGES, Beauce. — J'espère bien que ton pressentiment ne te trompera pas, ma petite Marguerite, et, en attendant, je te rends au centuple tes gracieux saluts.

LUCIENNE-V., St Alban. — Reçu cette fameuse quatrième réponse, et j'en tiens compte ; ne crains rien. Je savais bien que tu finirais par trouver toute seule. Es-tu toujours sage ?

UN HÉROS DE QUINZE ANS

Il y avait une fois un petit berger à Villers-Farlay, dans les montagnes du Jura. Il avait quinze ans et s'appelait Jean-Baptiste Jupille.

Pendant qu'il gardait son troupeau, des enfants qui jouaient auprès de lui furent attaqués par un chien enragé. Il se jeta devant eux pour les protéger : à coups de fouet il voulut chasser l'animal, qui se précipita sur lui, le poil hérissé, la bave à la gueule, et lui saisit la main gauche, qu'il déchira sous ses crocs. Sanglant et lacéré, le pauvre garçon n'eut pas même la pensée de fuir ; il fit face à la bête, que la rage semblait rendre invincible, et lutta contre elle. De la main droite il ouvrit la gueule écumante, en dégagea sa main gauche, reçut encore plusieurs morsures, et,



avec cette rapidité de décision que donne le sang-froid du vrai courage, il lia le museau du chien à l'aide de la lanière de son fouet ; puis il l'assomma à coups de sabot. Le chien était de forte taille, et le sabot aussi. Le chien était mort, les enfants étaient sauvés, mais Jupille était couvert de morsures.

Il n'était pas seulement blessé, il était empoisonné par le virus rabique et destiné à expirer dans d'horribles souffrances. On l'amena à Paris, chez M. Pasteur, qui venait de découvrir le moyen de guérir la rage. Le résultat du traitement fut un triomphe ; Jupille, qui devait fatalement mourir, fut sauvé.

Aujourd'hui, sa statue s'élève devant l'Institut Pasteur, et Jupille, à qui son héroïsme valut une médaille d'argent, est concierge au célèbre Institut de la rue Blomet, à Paris.

HISTOIRE D'UN OURS, D'UN RENARD ET D'UNE ABEILLE

Il y avait une fois, au fond des montagnes des Pyrénées, un ours et un renard, qui s'en allaient de compagnie à travers les forêts.

L'ours, gras et lourd, cheminait avec peine. Le renard, maigre et plus agile, trottait lestement à ses côtés.

Après une longue marche, ils étaient arrivés au sommet d'une haute montagne, et là ils s'étaient assis à leur manière pour se reposer.

Tandis qu'ils jouissaient ainsi de la sécurité que leur offraient les solitudes, un bruissement léger passant dans les airs leur fit dresser les oreilles et tourner le museau.

C'était une abeille à la recherche de fleurs, dont elle comptait puiser le suc pour composer son miel.

A la vue de deux compères, l'abeille se posa sur une branche de houx à côté d'eux :

« Bonjour, mes seigneurs », fit-elle gentiment.

L'ours répondit par un grognement et le renard glapit une sorte de salut.

L'abeille fit d'abord les frais de la conversation. Elle raconta sa joie de parcourir ces montagnes embaumées par le thym et le serpolet, émaillées de fleurs rares ailleurs, l'arnica, par exemple, dont la fleur jaune communiquait des vertus spéciales à son miel ; le rhododendron rose, nécessaire aux mélanges subtils qu'elle composait.

L'ours, silencieux, considérait les espaces.

Le renard, plus sociable, disait, d'une voix flûtée, qu'il aimait aussi les voyages, qu'il ne connaissait pas la fatigue.

« Je me suis assis, fit-il, pour obliger mon lourd compagnon, qui soufflait comme un boeuf en gravissant la côte. »

A ce moment, l'ours darda sur le renard un petit oeil féroce, et celui-ci, interloqué, s'arrêta net.

Puis il lui dit d'un ton railleur :

« Je me demande, messire renard, pourquoi je t'ai accepté pour me faire escorte, car tu es grotesque avec ton poil roux et ton museau en pointe. Et vous, madame l'abeille, ajouta-t-il en se tournant vers elle, vous n'êtes point belle non plus, avec votre taille si serrée qu'elle vous coupe presque le corps en deux. Et puis, vous allez comme une étourdie, de-ci, de-là, en faisant un bruit insupportable. Ne pouvez-vous me laisser en paix, et avez-vous oublié que je vous écraserais en soufflant simplement sur vous ? »

Le renard, qui redoutait la méchanceté de l'ours, demeurait coi. Mais l'abeille, froissée de voir mépriser sa fine taille et son vol musical, se dressa sur sa branche et, d'un air arrogant :

« Sais-tu, seigneur l'ours, que tu n'as pas conscience de ta laideur ? Tu ne vois donc pas, lourdard, que tu es là encore essoufflé et suant pour une promenade à travers bois, tandis que moi, je vole dans le ciel des journées entières, sans fatigue, ne me reposant que sur des fleurs, le temps de boire à leur calice le meilleur d'elles-mêmes ? Il faut que je châtie ton insolence ! »

Aussitôt elle fit vibrer les airs d'un bourdonnement plus fort. A cet appel, d'autres abeilles accoururent, et, promptes comme l'éclair, vont se loger dans les oreilles et dans les narines de l'ours, qu'elles piquent cruellement. Celui-ci se roule par terre et pousse des grognements affreux en demandant grâce.

Le renard, le voyant dans cet état et ne le craignant plus, se prend à rire de toutes ses forces, en se tenant les côtes avec ses pattes. Puis, cet accès d'hilarité passé, il s'écrie :

« N'est-ce point une honte de voir le plus gros et le plus fort des animaux poilus demander grâce à de viles créatures comme les abeilles ! »

Il n'a pas fini que plusieurs abeilles attachées à son museau le piquent si fortement qu'il s'enfuit en hurlant d'une façon lamentable et va tomber, affolé par la douleur, dans un précipice, où il trouve la mort.

Quant à l'ours, horriblement gonflé, le museau tuméfié, presque aveugle, il se traîne vers la forêt pour chercher un refuge, tandis que les abeilles

bruisent avec leurs ailes un chant de triomphe.

Cette histoire du temps passé, que j'ai entendu raconter bien des fois, et toujours avec plaisir, par les montagnards des Pyrénées, apprend qu'on ne doit jamais se moquer des plus petits que soi, car il peut en cuire.

GASTON VUILLIER.

LE BOUQUET DE VIOLETTES

C'était, mardi matin, sur la place Saint-Sulpice. Une marchande de fleurs était installée le long du mur de l'église, à côté d'une vieille femme aveugle. Une petite fille passe, revenant de l'école. Elle voit les bouquets de violettes qu'au printemps on vend pour un sou. Elle en prend un et en respire le parfum. Il embaumait. Alors, elle met sur la table une pièce de deux sous.



—Rendez-moi un sou, dit-elle.

—C'est deux sous, répond la marchande.

—Deux sous ! s'écrie l'enfant. Puis, après l'avoir de nouveau et avec un soupir de regret respiré, elle le rend, reprend ses deux sous, et les dépose dans la sébile de l'aveugle.

Ce mouvement spontané, n'est-ce pas une charité charmante ? L'enfant semblait dire, en s'en allant, toute gaie : « Je ne suis pas assez riche pour m'accorder deux sous de violettes ! »

LA CHANSON DE L'ALOUETTE

Je suis, je suis le cri de joie
Qui sort des prés, à leur réveil ;
Et c'est moi que la terre envoie
Offrir le salut au soleil.

Je plane et chante la première
Dans l'azur frais où l'aube éclôt ;
Je me baigne dans la lumière,
Et vais me rirer dans un flot.

Je dis au malade qui veille :
« Bénis Dieu, la nuit va finir. »
Au laboureur que je réveille :
« Fais ton sillon pour l'avenir. »

Je suis, je suis le cri de joie
Qui sort des prés, à leur réveil ;
Et c'est moi que la terre envoie
Offrir un salut au soleil.

LAPRADE.

M. BÉBÉ EST UN GRAND GARÇON, LUI !

M'sieu Bélé, l'autre jour, est resté tout seul à la maison, pendant dix grandes minutes. Maintenant que m'sieu Bébé va sur ses cinq ans, on peut bien, n'est-ce pas, lui confier la maison ? C'est un tout à fait grand garçon.

Malheureusement, il l'oublie quelquefois, et dès qu'il s'est senti seul, il n'a rien eu de plus pressé que d'aller dans la cuisine, de monter sur la chaise de la bonne, et, là, de s'emparer d'un pot de confiture, qu'il guettait depuis la veille.

Il le rapportait triomphalement, serré à deux bras contre sa poitrine, quand, voyez la malchance ! il se heurte à sa cousine, Jeanne, qui rentrait justement du jardin.

Sa cousine Jeanne est une demoiselle raisonnable, presque bonne à marier maintenant, puisqu'elle a quinze ans.

—Tu sais, m'sieu Bélé, dit-elle, ta maman va te gronder pour sûr !

—Oh ! là, là, écoutez-la, elle dit : ta maman !

—Eh bien, comme dis-tu donc, toi ?

M'sieu Bébé se rengorge, la toise dédaigneusement, et, haussant les épaules :

—Je dis : ma mère !